



## Coup de projecteur sur l'un des grands auteurs de théâtre contemporain, Lars NOREN

**« Lars NOREN, l'un des auteurs de théâtre les plus représentés au monde, sera peut-être, après Dario FO et Harold PINTER, le prochain dramaturge Prix NOBEL de littérature. »** *Propos tenus sur Culturbox à l'occasion de la création de « Poussière », la pièce dont il vient de signer le texte et la mise en scène, à 73 ans, à la Comédie Française.*



**Lars NOREN** est un poète, metteur en scène, dramaturge et auteur suédois né en 1944 à Stockholm en Suède. A vingt ans, c'est l'hôpital psychiatrique, diagnostic : schizophrénie, traitement : hibernation et chocs électriques. Il ne cesse pas pour autant d'écrire. Considéré depuis longtemps comme le successeur d'August STRINDBERG, TCHEKHOV, Hjalmar BERGMANN ou IBSEN.

Il poursuit la même thématique centrée sur les problèmes parapsychologiques, psychiatriques ou psychosociaux.

Auteur de plus de quarante pièces de théâtre, son œuvre, sans être autobiographique, est imprégnée de résurgences personnelles telles que les perversions sexuelles, les maladies psychiatriques, les relations conflictuelles entre parents et enfants et le recours à la violence.

Après avoir succédé à Ingmar BERGMAN à la tête du Théâtre national de Suède, NOREN est depuis 1999 le directeur artistique du Riks Drama au Riksteatern, le théâtre national itinérant suédois.

En 2007, il publie et met en scène une pièce de théâtre intitulée *À la mémoire d'Anna POLITKOVSKAIA*, en référence à la célèbre journaliste russe assassinée en octobre 2006.

## Le Monde

**« Poussière » de Lars NOREN à la Comédie-Française : « Des vies en bout de course »**



À la Comédie-Française, « *Poussière* », pièce écrite et mise en scène par Lars NOREN, évoque l'approche de la mort avec les mots d'aujourd'hui.

*En alternance jusqu'au 16 juin.*

*Durée : 1 h 55.*

*Texte édité à l'Arche (14€)*

Cela fait plus de trente ans qu'ils viennent dans « ce putain d'endroit ». Plus de trente ans que chaque année, ces dix hommes et femmes de la classe moyenne quittent la grisaille de leur pays du Nord pour prendre une semaine de soleil, au bord d'une mer du Sud. À force, ils ont appris à se connaître un peu, pour certains d'entre eux, mais surtout ils se reconnaissent, tous cette fois, dans le désastre qui leur est tombé dessus sans qu'ils le voient venir : la vieillesse.

Il y a des années, le « putain d'endroit » représentait le plaisir, l'oubli, un désir d'avenir. Maintenant, c'est un crépuscule, comme celui qu'ils regardent quand le rideau se lève sur *Poussière*, à la Comédie-Française.

Cette pièce est remarquable (sans emphase), à plus d'un titre. D'abord parce que c'est une commande d'Éric Ruf, l'administrateur général, passée à un des grands auteurs d'aujourd'hui, le Suédois Lars Noren (73 ans). Ensuite, parce qu'elle s'inscrit dans une tradition – celle de Samuel Beckett, Eugène Ionesco, ou Max Frisch – qu'elle renouvelle, en parlant de la fin de vie avec des mots d'aujourd'hui. Enfin parce qu'elle permet à onze comédiens de se glisser dans les habits de personnages taillés sur mesure, et de jouer d'une manière chorale, sans la coquetterie dont parfois se maquille la troupe de la Comédie-Française.

Ces personnages n'ont pas de nom – sauf Marilyn, la fille attardée d'une des vacancières ; ils portent des initiales, de A à J, et des vêtements gris, comme leurs crânes. Certains restent sur leur quant-à-soi, en soignant leur tenue, d'autres se laissent aller, comme la mère de Marilyn, qui se rend compte qu'elle a gardé sa chemise de nuit sous son manteau (elle a toujours froid). Mais elle n'a pas oublié de se parer d'une fleur rouge qui jure avec ses pauvres cheveux raides et longs, tel le regret éclatant d'une jeunesse lointaine, ensevelie dans un passé qui a passé trop vite.

### Une grande délicatesse

Tout est là : le sable de la plage, c'est le paradis perdu, la poussière des jours enfouis dans le temps d'une vie, le sablier du regret de découvrir d'un coup que c'est bientôt fini, ou déjà fini. « Nous sommes plus morts que vivants », dit un homme. Morts, les dix compagnons le sont peut-être, parce qu'ils ne peuvent se cacher qu'ils ont plus d'hier que de demain. Mais vivants, oui, ils le sont aussi, sacrément, au point de se montrer pénibles, pathétiques, ridicules, énervants, méchants, obscènes même parfois, comme on peut l'être quand l'enfance rejoint la vieillesse.

À la Comédie-Française, la mort est un tulle gris, qui délimite un espace au lointain, derrière une grande salle vide. À la fois asile et no man's land, cette salle apparaît avant tout comme le paysage intérieur de la petite communauté, oubliée d'une société qui met la vieillesse à l'écart. Il y a beau y avoir une jeune mendicante qui régulièrement passe avec son enfant dans les bras, et des animateurs en tenue d'hôpital qui les font jouer au ballon, tout, au fond, glisse sur les cinq hommes et les six femmes, sauf eux-mêmes, leurs histoires, leurs bonheurs et leurs défaites. Leur solitude, toujours singulière.

Une femme lit *Le Monde* du 19 octobre 1961. Un homme lui demande pourquoi ce vieux journal. « Je voulais seulement avoir quelque chose entre les mains », répond-elle. A des répliques comme celle-ci, on mesure le chemin parcouru par Lars Noren. Cet auteur prolifique (plus de quatre-vingts pièces) ne s'est guère signalé par la tendresse envers ses personnages – c'est le moins que l'on puisse dire. Dans *Poussière*, il baisse la garde, s'avoue non pas vaincu, mais touché, au plus profond, par les êtres qu'il met en scène. Et cela donne à sa pièce une tonalité inattendue, une douceur dans la dureté du propos, et un humour dans la radicalité du constat, comme en témoigne cette autre réplique : « Ça prend plus de temps de mourir ici que dans un opéra. »

La salle rit, en entendant cette réplique. À certains autres moments, le sourire vient aux lèvres. Lars Noren, qui met en scène lui-même *Poussière*, fait entendre le texte, simplement : c'est ce que l'on demande avant tout quand une pièce est représentée pour la première fois. Et cela est fait avec une grande délicatesse, une subtile manière poétique, une grande confiance accordée aux comédiens. Citons-les tous : Martine Chevallier, Anne Kessler, Bruno Raffaëlli, Alain Lenglet, Françoise Gillard, Christian Gonon, Hervé Pierre, Gilles David, Danièle Lebrun, Didier Sandre, Dominique Blanc. Et n'oublions pas une dernière précision : on met peut-être plus de temps à mourir « ici », sur le plateau de la Comédie-Française qu'à l'opéra, mais pour nous, spectateurs, le temps passe sans peser. Il est vrai que nous sommes protégés du tulle fatal par la distance entre la scène et la salle. Ainsi va la vie quand elle est justement représentée, certains soirs au théâtre.

Un extrait vidéo : <https://culturebox.francetvinfo.fr/theatre/theatre-contemporain/poussiere-de-lars-noren-entre-au-repertoire-de-la-comedie-francaise-269203>

**Article de Brigitte SALINO, le 23 février 2018**

Patrick EVEN mars 2018